
H-France Review Vol. 12 (July 2012), No. 99

Laure Murat, *L'homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*. Paris: Gallimard, 2011. 382 pp. 24.90€. (pb). ISBN-10: 2070786641.

Compte rendu par A.R.M. Jourdan, Université d'Amsterdam.

« On juge une société à la manière dont elle traite ses fous »: C'est ce sujet en somme qu'étudie Laure Murat dans un livre au style aussi élégant que soigné. Disons-le d'emblée, malgré le titre prometteur, il est peu question ici de Napoléon. En vérité, Laure Murat poursuit son enquête sur les débuts de la psychiatrie en France et ses rapports avec l'histoire politique.^[1] D'une part, l'auteur examine l'impact des événements historiques sur la folie--ou ce qu'elle appelle joliment « la folie de l'histoire »; d'autre part, elle interroge les pratiques et les théories des aliénistes et leurs relations avec le pouvoir. Car la psychiatrie a son histoire *et* sa politique. Ainsi le XXI^e siècle vit une crise antipsychiatrique tant de droite que de gauche, qui se caractérise en bref par une rentabilité à court terme au détriment des malades, dont on ne consigne même plus les propos.

Or, ce sont ces archives médicales et psychiatriques que privilégie l'auteur et qui lui ont permis de dresser un aperçu détaillé de ce que fut cette science dans ses tout débuts. A savoir à l'époque de la Révolution et du premier Empire durant lesquels ont exercé Philippe Pinel et Jean-Etienne-Dominique Esquirol, les pionniers de la discipline en France qui se seraient inspirés en grande partie des aliénistes britanniques. Les premiers chapitres traitent donc de la Révolution française et de Napoléon I^{er}. Viennent ensuite la Restauration, la monarchie de Juillet et la Seconde République. L'ouvrage se clôt sur la Commune et les « pétroleuses ». Chaque période s'avère ainsi avoir ses fous et ses folies qui ne sont pas forcément ceux de la décennie précédente. C'est que la société s'invente aussi ses fous. Sous la Révolution, par exemple, Pinel s'en prend à la vie monastique en ce qu'elle provoquerait des maux incurables dus au manque d'exercice ou de travail et au célibat. Sa thérapie consiste en un traitement moral: une mise en confiance doublée d'un « appareil imposant de terreur » (p.75).

La remarque peut surprendre, et elle surprend en effet l'auteur, car Pinel n'était ni un Montagnard violent, ni un terroriste politique. Il est vrai que l'interprétation de la Révolution française se base ici sur celle convenue d'une Terreur véritable mise à l'ordre du jour le 5 septembre 1793. Or, l'on sait depuis peu que la Terreur n'a jamais été officiellement à l'ordre du jour. On sait aussi que la notion de terreur connaît dès la moitié du siècle une popularité extrême et qu'elle est employée dans plusieurs sens: juridique ou judiciaire; militaire; religieux; esthétique; ou politique. Il semblerait donc que Pinel ici l'utilise dans un sens judiciaire ou policier.^[2] Guérir le malade doit se faire selon lui à la fois par la communication et la domination. De là peut-être l'association sous l'Empire de la maison de santé et de la maison d'arrêt et la confusion croissante entre fou et opposant politique. Il n'empêche. La psychiatrie dès lors fait des progrès indéniables. Les aliénés sont libérés de leurs chaînes, le contrôle s'opère sans violence, la guérison est envisageable.

Mais ce qui change aussi, ce sont les catégories. Pinel répartit ainsi ses 200 fous selon quatre critères: chagrins domestiques; amour; dévotion et fanatisme; événements de la Révolution. Vingt-sept pour cent des malades sont ainsi enfermés pour troubles politiques--à en perdre la tête. On connaît le cas de Théroigne de Méricourt, devenue folle à la suite des violences qui lui furent faites. Laure Murat rappelle

à juste titre que les troubles de Théroigne datent de plus loin. Ils seraient décelables dès 1782. La Révolution n'a donc pas provoqué cette folie, mais, à l'inverse, l'a d'abord cachée. Ce n'est pas ce que pensent les aliénistes qui croient dur comme fer que les révolutions engendrent fureurs et délires. Marat par exemple passe pour fou, et est traité tel par ses collègues et ennemis. Le fou alors, c'est l'adversaire politique. Conviction qui aura la vie longue, puisque les démocrates et anarchistes du XIX^e siècle seront eux aussi traités d'insensés, de maniaques. Tout comme les « pétroleuses » perçues comme des malades, des folles à lier. Les aliénistes dans leur ensemble prêtent ainsi main forte à l'Etat, en qualifiant de fous les opposants politiques ou les exaltés démocratiques, ce qui leur permet de ne pas s'intéresser au bien-fondé de leurs aspirations et revendications. L'auteur s'interroge donc sur ce point précis: comment décide-t-on de qui est fou et qui ne l'est pas?

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de fous véritables. Toute une génération se succède à Bicêtre, à Charenton ou à La Salpêtrière qui est hantée par la guillotine. La décollation ou le démembrement public les remplissent de crainte, laquelle se traduit par des troubles mentaux. Ici, un horloger exige qu'on lui rende sa tête véritable. Là, une femme est persuadée qu'elle va être guillotinée. Ailleurs, un ouvrier qui se croit suspect s'attend « à périr par la guillotine » (p. 95), et même des soldats autrichiens faits prisonniers de guerre frémissent à ce fantasme. Tout un imaginaire se met en place qui ressemble étrangement au roman noir ou Gothic novel tel qu'il se popularise en Angleterre vers la moitié du dix-huitième siècle avec ses morts-vivants, ses têtes coupées, ses horreurs indicibles.

Un autre cas de figure est celui de l'identification à un grand homme. Ce grand homme évidemment, c'est Napoléon. La monomanie orgueilleuse, qui sera si emblématique du romantisme, notamment tel qu'il est interprété par Isaiah Berlin, peut alors s'incarner dans cette figure exceptionnelle de l'homme qui s'est fait seul, qui est devenu le maître du monde par sa seule volonté. Laure Murat démontre avec brio que l'on ne s'identifie pas à n'importe qui. Dans les asiles dont elle explore les archives, il n'y a ni de Louis XVI, ni de Louis XVIII. Encore moins de Louis-Philippe, et fort peu de Napoléon III, du moins sous ce nom.

Les aliénés préfèrent à ces monotones figures le dauphin (Louis XVII) et, surtout, Napoléon le Grand. En 1818, il y a ainsi à Charenton: un fils de Louis XVI et cinq empereurs. Curieusement, les faux dauphins finissent en principe en prison--comme imposteurs ou escrocs--tandis que les faux Napoléon sont enfermés à l'asile. En 1840, lors du retour des Cendres, les asiles n'accueillent pas moins de quatorze nouveaux Napoléon. C'est dire le rôle de l'actualité sur la folie, et par suite sur les émotions et les passions. Pourtant, au terme de son enquête, l'auteur peut conclure que les périodes de troubles sont propices à laisser libre cours aux passions politiques--exaltation et abattement--sans passer par l'asile, tandis que lors des périodes d'apaisement et de retour à l'ordre, les admissions augmentent. Alors devient perceptible le choc des commotions de l'histoire. Ainsi que l'écrivait Musset, « toute la maladie du siècle présent vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore » (p. 172). C'est en somme l'expression de cette mélancolie que dévoile la patiente enquête de Laure Murat dans le même temps où elle inscrit les psychiatres et leurs théories dans le temps qui est le leur. C'est dans ce sens qu'il s'agit vraiment d'une histoire politique de la folie.

NOTES

[1] Laure Murat, *La Maison du docteur Blanche: histoire d'un asile et de ses pensionnaires, de Nerval à Maupassant* (Paris : Lattès, 2001).

[2] Voir J.-C. Martin, *Violence et Révolution. Essai sur la naissance d'un mythe national* (Paris, Seuil, 2006); R. Schechter, « The Terror of their enemies. Reflections on a Trope in Eighteenth-Century Historiography », *Historical Reflections* 36/1(2010): 53-75; G.A. Kelly, « Conceptual Sources of the Terror », *Eighteenth-Century Studies* 14/1(Autumn 1980): pp.18-36. Je me permets aussi de renvoyer à mon article à paraître qui traite en détail du sujet, « Les discours de la Terreur à l'époque révolutionnaire (1776-1798). Etude comparative sur une notion ambiguë », *French Historical Studies* (forthcoming).

A.R.M. Jourdan
Université d'Amsterdam
A.R.M.Jourdan@uva.nl

Copyright © 2012 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172